« Il fallait le voir, là, devant l'autel, disait-il, un personnage de cette sorte, comme un simple curé...

— Et cette chose d'or qu'il avait sur la tête.... disait une des petites filles.

— Tais-toi. Et songer, dis-je, qu'un personnage de cette sorte et un homme aussi savant, qui, à ce que l'on dit, a lu tous les livres qui existent, chose à laquelle aucune autre personne n'est jamais parvenue, pas même à Milan, songer qu'il a bien voulu se conformer à dire toutes ces choses de telle façon que tout le monde a pu comprendre...

— J'ai très-bien compris, moi aussi, dit l'autre petite babillarde.

— Tais-toi. Qu'est-ce que tu veux avoir compris, toi!

— J'ai compris qu'il expliquait l'évangile à la place du seigneur curé.

— Tais-toi. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui savent quelque chose, car alors on est naturellement forcé de comprendre; mais même les têtes les plus dures, les plus ignorants suivaient parfaitement le sens de son discours. Bien sûr que, si vous alliez maintenant leur demander s'ils sauraient répéter les paroles qu'il a prononcées, ils n'en pourraient pas mettre deux à la suite l'une de l'autre; mais, le sens, ils l'ont gravé là. Et, sans qu'il ait jamais articulé une seule fois le nom de ce seigneur, comme on comprenait bien que c'était de lui qu'il voulait parler! Et puis, pour le comprendre, il aurait suffi de le regarder quand il avait les yeux pleins de larmes : et alors toute l'église de pleurer...

— C'est pourtant vrai, s'écria là-dessus le petit garçon. Mais pourquoi donc pleuraient-ils ainsi tous comme des enfants?

— Tais-toi. Et il y a pourtant des cœurs durs, dans ce pays. Et il nous a fait voir, il nous a fait toucher du doigt que, bien qu'il y ait la disette, il faut néanmoins remercier le bon Dieu et se trouver contents, faire tout ce qu'on peut, s'ingénier de son mieux, s'entr'aider et puis être contents; parce que le malheur n'est pas de pâtir et d'être pauvres; le malheur, c'est de faire le mal. Et ce ne sont pas là seulement de belles paroles, attendu qu'on sait bien qu'il vit, lui aussi, comme un pauvre et qu'il s'ôte le pain de la bouche

pour le donner à ceux qui ont faim, quand il pourrait si bien se donner du bon temps mieux que qui que ce soit. Oh! alors il y a du plaisir à entendre parler un homme; il ne vient pas vous dire, comme tant d'autres : faites ce que je vous dis et non ce que je fais. Et puis il nous a aussi très-bien fait voir que même ceux qui ne sont pas ce qu'on appelle des gens riches, s'ils ont plus que leur strict nécéssaire, ils sont tenus d'en faire part à ceux qui souffrent. »

Ici il interrompit lui-même son récit, comme pris à l'improviste par une pensée. Il réfléchit un moment, puis il composa un plat avec une portion de chacun des mets qui étaient sur la table et, après y avoir aussi ajouté un pain, il mit le plat dans une serviette, prit celle-ci par les quatre coins et dit à l'ainée de ses filles : « Prends ceci, toi. Il lui mit dans l'autre main un petit cruchon de vin, et il ajouta : Va ici à côté, chez Maria la veuve, laisse-lui tout cela, et dis-lui que c'est pour se régaler un peu avec ses petits enfants. Mais dis-le lui bien gentiment, entends-tu, que tu n'aies pas l'air de lui faire l'aumône. Et n'en dis rien à personne, si tu rencontres quelqu'un; et fais attention de ne rien casser. »

Lucia sentit ses yeux se gonfler et éprouva dans son cœur une tendre émotion qui la soulagea; de même que les discours d'auparavant lui avaient fait éprouver un bonheur tel que même un sermon fait exprès pour la consoler n'eût pas été capable de le lui procurer. Son esprit, captivé, fasciné par ces descriptions, par l'idée de cette imposante solennité, par ces émotions de piété et d'admiration, gagné par l'enthousiasme même du narrateur, se détachait de la pensée de ses propres douleurs et, même en y revenant, se sentait raffermi et fortifié contre elles. La pensée de son grand sacrifice, pour n'avoir rien perdu de son amertume, prenait elle-même je ne sais quoi d'une joie austère et solennelle.

Peu d'instants après, entra le curé du village, et il dit qu'il était envoyé par le cardinal pour prendre des nouvelles de Lucia, pour la prévenir que Monseigneur voulait la voir dans le courant de la journée, et pour présenter en même temps, de sa part, beaucoup de remercîments aux deux époux. Tous trois, interdits et en proie à une vive émotion, ne

trouvaient pas de paroles pour reconnaître de telles bontés de la part d'un tel personnage.

« Et votre mère n'est pas encore arrivée? dit le curé à Lucia.

— Ma mère! » s'exclama celle-ci. Et, apprenant ensuite comment il l'avait lui-même envoyé chercher par ordre et d'après l'inspiration de l'archevêque, elle porta son tablier à ses yeux et fondit en un torrent de larmes qui coulèrent encore assez longtemps après que le curé fut parti. Lorsque finalement les sentiments tumultueux que cette annonce avait suscités dans son cœur eurent commencé à faire place à des pensées plus calmes, la pauvre enfant se souvint que cette joie, alors imminente, de revoir sa mère, joie si inespérée peu d'heures auparavant, elle l'avait aussi expressément implorée en ces mêmes heures et mise en quelque sorte comme condition à son vœu. *Faites-moi retourner saine et sauve auprès de ma mère*, avait-elle dit; et ces paroles se représentèrent maintenant parfaitement distinctes à sa mémoire. Elle se confirma plus que jamais dans la résolution de maintenir sa promesse et se reprocha de nouveau, et plus amèrement, le regret, le repentir qu'elle en avait éprouvé pendant un moment.

Agnese, en effet, lorsqu'on vint à parler d'elle, n'était plus guère, de là, qu'à une très-courte distance. Il est facile d'imaginer comment la pauvre femme était restée en présence d'une invitation aussi inattendue et de cette annonce nécessairement incomplète et confuse d'un danger passé, il est vrai, mais épouvantable, d'un événement mystérieux que le messager ne savait ni circonstancier ni expliquer, et, à l'égard duquel elle ne pouvait trouver dans ses idées antécédentes aucune donnée capable de lui en fournir l'explication. Après s'être mis les mains dans les cheveux, après s'être plusieurs fois écriée : Ah! Seigneur! Ah! Sainte Vierge! après avoir adressé au messager une foule de questions auxquelles celui-ci ne savait que répondre, elle s'était, en toute hâte et comme hors d'elle-même, jetée dans la charrette, en continuant tout le long du chemin à se répandre en exclamations et en interrogations stériles. Mais à un certain point de la route, elle avait rencontré don Abbondio qui s'en venait en mettant tranquillement un

pied devant l'autre et sa canne devant ses pieds. Après un « Oh! » échangé de part et d'autre, il s'était arrêté, elle avait fait arrêter la charrette et était descendue; puis ils s'étaient tirés à l'écart dans une châtaigneraie qui, en cet endroit, bordait la route. Don Abbondio lui avait fait le récit de ce qu'il avait pu savoir et de ce qu'il avait été forcé de voir de ses propres yeux. L'affaire n'était pas claire; mais, au moins, Agnese eut la certitude que Lucia était en lieu de sûreté; et elle respira.

Il avait voulu ensuite entamer une autre conversation et lui donner une longue instruction sur la manière dont elle aurait à se comporter envers l'archevêque, si celui-ci, comme c'était probable, avait voulu les voir, elle et sa fille; et il insistait principalement sur ce point, qu'il ne fallait pas faire mention du mariage... Mais, s'apercevant qu'il ne parlait que pour son propre intérêt, Agnese l'avait planté là sans rien lui promettre et même sans se rien proposer, et en lui donnant, pour toute réponse, qu'elle avait bien autre chose à penser. Et elle s'était remise en route.

Finalement la charrette arrive et s'arrête devant la maison du tailleur. Lucia se lève précipitamment; Agnese descend et s'élance dans la maison : elles se jettent dans les bras l'une de l'autre. La brave femme, qui se trouvait seule présente à cette scène, les encourage toutes deux, les tranquillise, se réjouit avec elles; puis, toujours discrète, elle les laisse seules en prétextant qu'elle allait s'occuper de leur apprêter un lit, et en ajoutant qu'elle pensait bien trouver moyen d'en assembler un, tant bien que mal; mais que, de toutes les manières, ils auraient, aussi bien elle que son mari, préféré dormir par terre que de les laisser aller chercher ailleurs un gîte pour cette nuit.

Ce premier mouvement d'effusion, d'embrassements et de sanglots une fois passé, Agnese voulut savoir les aventures de Lucia, et celle-ci se mit douloureusement à lui en faire le récit. Mais, ainsi que le lecteur le sait, c'était une histoire que personne ne connaissait tout entière; et, pour Lucia elle-même, il y avait des parties obscures et entièrement inexplicables. Il y avait surtout cette fatale coïncidence de cette terrible voiture qui s'était, à point nommé, trouvée là, sur la route, au moment même où Lucia y passait

par un hasard tout à fait extraordinaire; et, là-dessus, la mère et la fille se perdaient en conjectures sans jamais toucher au but, sans même seulement en approcher.

Quant au principal auteur de cette trame odieuse, elles ne pouvaient, ni l'une ni l'autre, douter un seul instant que ce ne fût don Rodrigo.

« Ah! scélérat! ah! tison d'enfer! s'exclamait Agnese; Mais son tour viendra : Dieu le récompensera selon ses œuvres; et alors il éprouvera, lui aussi... »

— Non, non, maman; non! interrompit Lucia : ne lui souhaitez pas de souffrir! Si vous l'aviez éprouvé! Non, non! prions plutôt le bon Dieu et la Sainte Vierge pour lui, pour que Dieu lui touche le cœur, comme il l'a touché à cet autre pauvre seigneur qui était pire que lui, et qui maintenant est un saint. »

La répugnance, l'horreur que Lucia éprouvait à revenir sur des souvenirs aussi récents et aussi cruels la firent plus d'une fois interrompre son récit; plus d'une fois, elle dit qu'elle ne se sentait pas le courage de poursuivre; et ce ne fut souvent qu'après bien des larmes qu'elle reprit à grand' peine le fil de sa douloureuse histoire. Mais un sentiment différent la fit hésiter à un certain moment de sa narration, au moment du vœu. La crainte d'être blâmée par sa mère et que celle-ci ne l'accusât d'imprudence et de précipitation; ou bien, que, de même qu'elle l'avait fait à propos du mariage, elle ne s'avisât de mettre en avant quelque nouvelle règle élastique de conscience et ne s'efforçât de la faire prévaloir; ou bien encore, que la pauvre femme n'allât raconter à quelqu'un la chose en confidence, ne fût-ce que pour s'éclairer et pour demander conseil, et ne vînt ainsi à divulguer son secret : et, rien qu'à cette seule idée, Lucia se sentait prise d'une confusion, d'une honte insurmontable; outre cela, une confusion, une honte qu'elle ressentait déjà même à l'heure présente et une répugnance inexplicable à s'entretenir d'un tel sujet; toutes ces choses réunies firent qu'elle passa décidément sous silence cette circonstance importante, en se proposant en son cœur de s'en ouvrir d'abord au père Cristoforo. Mais quel ne fut pas son saisissement lorsqu'en s'informant de lui, elle s'entendit répondre qu'il n'était plus là et qu'il avait été envoyé dans un autre

pays, bien loin, bien loin, dans un pays qui avait un certain nom !..

« Et Renzo? dit Agnese.

— Il est en sûreté, n'est-ce pas? dit précipitamment Lucia.

— Cela est certain, puisque tout le monde le dit; on croit pour sûr qu'il est allé sur le territoire de Bergame; mais personne ne peut dire positivement l'endroit; et lui, jusqu'à présent, n'a jamais donné de ses nouvelles. Il faut qu'il n'en ait pas encore trouvé le moyen.

— Ah! s'il est en sûreté, que Dieu soit loué! » dit Lucia; et elle cherchait un autre sujet d'entretien, quand l'entretien fut interrompu par un nouvel événement inattendu : l'arrivée du cardinal archevêque.

Celui-ci, revenu de l'église où nous l'avons laissé, après avoir appris de l'Innommé l'heureux retour de Lucia, s'était mis à table en faisant asseoir le seigneur à sa droite, au milieu d'un cercle de prêtres qui ne pouvaient se lasser de contempler cet aspect si radouci, mais sans faiblesse, si humble, mais sans bassesse, et de le comparer avec l'idée que depuis longtemps ils s'étaient faite de ce personnage.

Le repas terminé, le cardinal et l'Innommé s'étaient retirés de nouveau ensemble. Après un entretien qui dura beaucoup plus que le premier, l'Innommé était parti pour son château sur cette même mule qui l'y avait porté le matin; et le cardinal, ayant fait appeler le curé, lui avait dit qu'il désirait être conduit à la maison où était hébergée Lucia.

« Oh! Monseigneur! avait répondu le curé : Permettez, permettez; je vais moi-même envoyer de suite prévenir la jeune fille et lui faire dire de venir ici, ainsi qu'à sa mère, si elle est arrivée, et aux hôtes eux-mêmes, si Monseigneur veut les voir, et à tous ceux que désirera Votre Seigneurie Illustrissime.

— Je désire aller les trouver moi-même, avait répliqué Federigo.

— Il n'est pas du tout nécessaire que Votre Seigneurie Illustrissime se dérange : je vais moi-même les faire appeler de suite : ce sera bientôt fait, » avait insisté le curé gâte-métier (brave homme, au demeurant) qui ne comprenait pas

que le cardinal voulait, par cette visite, rendre hommage au malheur, à l'innocence, à l'hospitalité et à son propre ministère en même temps. Mais, le supérieur ayant exprimé de nouveau le même désir, l'inférieur s'inclina et se mit à sa disposition.

Dès que les deux personnages furent aperçus sur la route, tous ceux qui s'y trouvaient accoururent vers eux; et, en peu d'instants, il arriva du monde de toutes parts, les uns se pressant sur leurs côtés, les autres les suivant en queue. Le curé ne songeait qu'à dire : Allons, arrière! retirez-vous! mais! mais! Federigo disait au curé : Laissez, laissez; et il continuait sa marche, tantôt levant la main pour bénir la foule, tantôt la baissant pour caresser les enfants qui venaient se fourrer dans ses jambes. Ils arrivèrent ainsi à la maison, et ils y entrèrent : la foule resta entassée au dehors. Mais, parmi cette foule, se trouvait aussi le tailleur, qui avait suivi, comme les autres, les yeux fixes et la bouche béante, se demandant où l'on allait aboutir; bien loin de s'attendre que ce serait chez lui. Quand il l'eut vu, il se fit faire place, je vous laisse à penser avec quel fracas, en criant et en répétant : Laissez passer qui doit passer; et il entra.

Agnese et Lucia avaient bien entendu un bourdonnement croissant dans la rue; mais, tandis qu'elles se demandaient ce que ce pouvait être, elles virent la porte s'ouvrir toute grande et apparaître le prélat avec le curé.

« C'est celle-là? » demanda le premier au second; et, sur un signe affirmatif, il alla vers Lucia qui, ainsi que sa mère, était restée là, immobile et muette de surprise et de confusion. Mais le ton de cette voix, l'expression de ce visage, le maintien et surtout les paroles de Federigo les eurent bientôt encouragées l'une et l'autre. « Pauvre enfant, commença-t-il à dire, Dieu a permis que vous fussiez soumise à une grande épreuve; mais il vous a aussi fait voir qu'il avait toujours l'œil sur vous, qu'il ne vous avait pas oubliée. Il vous a ramenée au port saine et sauve; et il s'est servi de vous pour accomplir une grande œuvre, pour faire une grande miséricorde à un homme et pour en soulager beaucoup d'autres en même temps. »

A ce moment, entra dans la salle la maîtresse du logis, qui, au bruit de la rue, s'étant mise à la fenêtre de l'étage supérieur et ayant pu voir quel personnage entrait chez elle, avait descendu l'escalier quatre à quatre, après s'être un peu rajustée; et, presque au même instant, entra aussi le tailleur par une autre porte. En voyant la conversation engagée, ils se retirèrent ensemble dans un coin de la chambre, où ils demeurèrent dans une attitude respectueuse. Le cardinal, après les avoir salués avec beaucoup d'affabilité, continua de s'entretenir avec les deux femmes, mêlant aux consolations quelques demandes pour voir si, dans les réponses, il ne pourrait pas saisir quelque occasion de faire du bien à qui avait tant souffert.

« Il faudrait que tous les prêtres fussent comme Votre Seigneurie, qu'ils prissent un peu la défense des pauvres et ne prêtassent pas la main à les jeter dans l'embarras ponr s'en tirer eux-mêmes, dit Agnese, encouragée par l'air si familier et si affable de Federigo, et exaspérée, d'autre part, à l'idée que le seigneur don Abbondio, après avoir toujours sacrifié les autres, prétendait encore leur interdire un petit soulagement, celui de se plaindre à qui était au-dessus de lui, quand, par le plus rare des hasards, était venue à s'en présenter l'occasion.

— Dites franchement tout ce que vous pensez, dit le cardinal; parlez librement.

— Je veux dire que, si notre seigneur curé avait fait son devoir, la chose ne serait pas allée ainsi. »

Mais, le cardinal lui faisant de nouvelles instances pour qu'elle s'expliquât plus clairement, elle commença à se trouver embarrassée de raconter une histoire où elle aussi avait joué un rôle qu'elle ne se souciait pas de faire connaître, surtout à un tel personnage. Elle trouva toutefois moyen de l'arranger, grâce à une petite coupure; elle raconta le mariage concerté, le refus de don Abbondio; elle ne passa pas sous silence le prétexte *des supérieurs* que celui-ci avait mis en avant (ah! Agnese!); puis elle sauta au récit de l'attentat de don Rodrigo, et comme quoi, ayant été avertis, ils avaient pu s'échapper. « Eh bien! oui, ajouta-t-elle, en manière de conclusion : s'échapper pour donner dans un nouveau piége. Si, au lieu de cela, le seigneur curé nous avait dit franchement la chose, et qu'il eût de suite marié

mes pauvres enfants, nous nous en serions allés aussitôt tous ensemble, secrètement, loin d'ici, si loin que pas même l'air ne l'aurait su. Au lieu de cela, on a perdu du temps et il est arrivé ce qui est arrivé.

— Le seigneur curé me rendra compte de ce fait, dit le cardinal.

— Non, Monseigneur; non, Monseigneur, reprit Agnese : je n'ai pas parlé pour cela : ne le gourmandez pas, car enfin ce qui est fait est fait; et, au surplus, cela ne servirait à rien; c'est un homme dont la nature est ainsi faite; et, le même cas se représentant, il n'en ferait ni plus ni moins. »

Mais Lucia, mécontente de cette manière de raconter l'histoire, ajouta : « Nous aussi, nous avons fait du mal : on voit que ce n'était pas la volonté du Seigneur que la chose eût à réussir.

— Quel mal avez-vous donc pu faire, vous, pauvre enfant? demanda Federigo.

Lucia, malgré les grands yeux que sa mère cherchait à lui faire à la dérobée, raconta à son tour l'histoire de la tentative faite dans la maison de don Abbondio; et elle conclut en disant: « Nous avons mal fait et Dieu nous a punis.

— Acceptez de sa main les souffrances que vous avez endurées, et ayez confiance, dit Federigo; car qui pourra jamais être fondé à se réjouir et à espérer, si ce n'est celui qui a souffert et pense encore à s'accuser lui-même ? »

Il demanda alors où était le fiancé; et, apprenant d'Agnese (Lucia ne disait mot et se tenait avec la tête et les yeux baissés) comme quoi il était en fuite, il en ressentit et il en témoigna de la surprise et de la peine; et il en demanda le pourquoi. Agnese bégaya le peu qu'elle savait de l'histoire de Renzo.

— J'ai entendu parler de cet homme, dit le cardinal. Mais comment un homme qui s'est trouvé mêlé à des affaires de cette sorte pouvait-il être en traité de mariage avec cette jeune fille?

— C'était un jeune homme de bien, dit Lucia en rougissant, mais d'une voix assurée.

— C'était un jeune homme paisible, trop paisible même, ajouta Agnese : Et Votre Seigneurie peut le demander à

n'importe qui, voire même au seigneur curé. Dieu sait quelles intrigues, quelles cabales on aura faites là-bas? Les pauvres gens, il ne faut pas grand'chose pour les faire paraître des coquins.

— Ce n'est que trop vrai, dit le cardinal : Je m'informerai de lui, sans aucun doute; » et, s'étant fait dire les nom et prénom du jeune homme, il en prit bonne note. Il ajouta ensuite qu'il comptait se rendre sous peu de jours à leur village, qu'alors Lucia pourrait y venir sans crainte; et qu'en attendant, il s'occuperait de lui procurer un asile sûr, jusqu'à ce que tout fût arrangé pour le mieux.

Il se tourna ensuite vers les maîtres de la maison, qui aussitôt s'avancèrent. Il leur renouvela les remerciements qu'il leur avait déjà adressés par l'entremise du curé, puis il leur demanda s'ils voudraient bien garder pendant ces quelques jours les hôtes que Dieu leur avait envoyés.

— Oh! oui, Monseigneur, répondit la femme avec un accent et une physionomie qui en disaient beaucoup plus que cette maigre réponse à moitié étranglée par la timidité. Mais le mari, tout enflammé par la présence d'un tel interlocuteur et par le désir de se faire honneur dans une circonstance de cette importance, se battait les flancs pour trouver quelque belle réponse. Il ridait son front, roulait les yeux, fronçait les lèvres, tendait de toutes ses forces l'arc de l'intellect, il cherchait, il fouillait et ne sentait au-dedans de lui qu'un choc d'idées tronquées et de demi-paroles. Le moment pressait pourtant, le cardinal faisant déjà mine d'avoir interprêté son silence : alors le pauvre homme ouvrit la bouche et dit : Figurez-vous!... Rien de mieux ne lui voulut venir à l'esprit sur le moment; ce qui fut pour le brave homme une bien grande humiliation : et non-seulement sur l'instant même, mais toujours, par la suite, ce souvenir importun lui gâta la joie du grand honneur qu'il avait reçu. Et que de fois, en revenant là-dessus et en se replaçant par la pensée dans la même circonstance, lui vinrent, comme pour le faire bisquer, une foule d'autres phrases à l'esprit, qui toutes auraient mieux valu que cet insipide *Figurez-vous!* Mais les rues sont pavées de présence d'esprit après coup.

Le cardinal partit en disant : Que la bénédiction du Seigneur soit sur cette maison !

Dans la soirée, il demanda ensuite au curé comment on pourrait, d'une manière convenable, indemniser cet homme, qui ne devait pas être riche, des frais de son hospitalité, dispendieuse surtout en raison de la rigueur des temps. Le curé répondit qu'à la vérité ni les profits de sa profession, ni le rapport de quelques petits champs que le bon tailleur possédait n'auraient pu suffire cette année pour le mettre à même d'être libéral envers autrui ; mais qu'ayant fait quelques économies les années précédentes, il se trouvait être l'un des plus aisés du canton et pouvait, sans trop se gêner, user de quelque libéralité ; qu'il le ferait certainement de grand cœur; et que, du reste, il se trouverait, à coup sûr, blessé si on venait à lui offrir un dédommagement en argent.

« Il aura probablement, dit le cardinal, quelques créances envers des gens insolvables.

— Vous pouvez penser, Monseigneur Illustrissime ! Ces pauvres gens ne payent qu'avec le surplus de leur récolte; or, l'année dernière, il n'y a pas eu de surplus ; et, cette année, tout le monde reste au-dessous du strict nécessaire.

— Eh bien ! reprit Federigo : je prends sur moi toutes ces dettes : et vous m'obligerez de lui demander la note des mémoires et de les acquitter.

— Ce sera une somme de quelque importance.

— Tant mieux ! Vous devez avoir malheureusement aussi bon nombre de ceux, plus misérables encore et plus dénués, qui n'ont pas de dettes parce qu'ils ne trouvent pas de crédit.

— Eh ! bien que trop ! On fait ce qu'on peut ; mais comment suffire à tout dans des temps aussi difficiles ?

— Faites qu'il les habille à mon compte, et payez-le bien. A vrai dire, dans une année comme celle-ci, toute dépense qui n'est pas consacrée à du pain me paraît un vol; mais ceci est un cas tout exceptionnel. »

Nous ne voulons pourtant pas clore le récit de cette journée sans raconter succinctement comment la termina l'Innommé.

Cette fois, le bruit de sa conversion l'avait précédé dans

la vallée où il s'était aussitôt répandu et avait partout provoqué un étonnement, une anxiété, une irritation et une grande rumeur. Aux premiers bravi ou serviteurs (c'était tout un) qu'il rencontra, il fit signe de le suivre ; et ainsi de suite à tous les autres, au fur et à mesure qu'il les rencontrait sur ses pas. Tous le suivaient en proie à une perplexité toute nouvelle et avec la soumission accoutumée ; si bien qu'avec une suite qui allait toujours grossissant, il parvint au château. Il fit signe à ceux qui se trouvaient sur la porte de le suivre aussi avec les autres : il entra dans la première cour, se plaça au beau milieu, et là, restant toujours sur les arçons, il poussa d'une voix tonnante un certain cri qui était le signal convenu auquel accouraient tous ceux des siens qui pouvaient l'entendre. En un instant, tous ceux qui étaient répandus dans le château se rendirent à l'appel et vinrent se joindre aux autres qui étaient déjà rassemblés, tous tenant les yeux fixés sur le maître.

« Allez tous m'attendre dans la grande salle,» leur dit-il; et, du haut de sa monture, il les regardait défiler. Il en descendit aussitôt après, la conduisit lui-même aux écuries, et se rendit ensuite là où il était attendu. A son apparition, cessa immédiatement un grand murmure qui régnait dans la salle ; tous se rangèrent dans un seul côté en laissant un grand espace vide autour de lui : ils pouvaient être une trentaine.

L'Innommé leva la main, comme pour maintenir le silence que sa seule présence avait déjà produit ; il leva sa tête, qui dépassait toutes les autres, et dit : « Écoutez-moi tous, et que personne ne parle sans que je l'interroge. Mes enfants ! la route que nous avons suivie jusqu'à ce jour mène tout droit au fond de l'enfer. Ce n'est point un reproche que je veux vous faire, moi qui vous ai tous devancés dans cette voie, moi le pire de tous ; mais écoutez ce que j'ai à vous dire. Dieu, dans sa miséricorde, m'a appelé à changer de vie ; et j'en changerai, j'en ai déjà changé : puisse-t-il en faire autant pour chacun de vous. Sachez donc et tenez pour certain que je suis irrévocablement déterminé à plutôt mourir qu'à jamais plus rien entreprendre contre sa sainte oi. Je retire à chacun de vous les ordres criminels que vous tenez de moi; vous m'entendez; je dis plus : je vous ordonne

de ne rien faire de ce qui vous était ordonné. Et tenez également pour certain que personne dorénavant ne pourra faire du mal avec ma protection, à mon service. Ceux qui voudront rester ici à ces conditions seront pour moi comme des enfants; et je m'estimerais heureux le jour où il m'arriverait d'avoir à me priver de nourriture pour rassasier le dernier de vous avec le dernier pain qui me resterait. A ceux qui refuseront, il leur sera donné ce qui leur revient de salaire et une gratification en sus : après quoi, ils pourront s'en aller; mais qu'ils ne remettent plus jamais les pieds ici, si ce n'est pour changer de vie; auquel cas, ils seront toujours reçus à bras ouverts. Réfléchissez-y cette nuit : demain matin je demanderai à chacun de vous en particulier sa réponse; et alors je vous donnerai de nouveaux ordres. Pour le moment, retirez-vous, chacun à son poste. Puisse ce Dieu qui a usé envers moi de tant de miséricorde vous envoyer une bonne pensée! »

Cela dit, il fit silence et tout fit silence autour de lui. Quelque diverses et tumultueuses que fussent les pensées qui couvaient dans leurs tristes cervelles, aucun indice n'en parut au dehors. Ils étaient accoutumés à prendre la voix de leur maître comme la manifestation d'une volonté avec laquelle il n'y avait pas à discuter; et, en annonçant que cette volonté était aujourd'hui changée, cette voix n'exprimait pas qu'elle eût, pour cela, perdu de sa vigueur. Il ne vint à l'esprit d'aucun d'eux que, parce qu'il s'était converti, on pût lui tenir tête et lui répliquer comme à un autre homme. Ils voyaient en lui un saint, mais un de ces saints que l'on représente la tête haute et l'épée au poing. Outre la crainte qu'il leur inspirait, ils avaient aussi pour lui (surtout ceux qui étaient nés sous sa domination, et c'était le plus grand nombre) une affection, un dévouement comme d'hommes liges; ils étaient aussi tous fascinés par l'enthousiasme de l'admiration; et, en sa présence, ils éprouvaient cette quasi timidité que même les esprits les plus grossiers et les plus indociles éprouvent devant une supériorité qu'ils ont une fois reconnue. Au surplus, les choses qu'ils venaient alors d'entendre de cette bouche, bien qu'odieuses à leurs oreilles, n'étaient ni mensongères ni entièrement étrangères à leur esprit; et, s'ils en avaient mille

et mille fois fait le sujet de leurs moqueries, ce n'était pas par un effet de leur incrédulité : mais bien pour prévenir, par ces moqueries mêmes, la peur qu'il leur en serait venue à y penser sérieusement. Et maintenant, en voyant l'effet de cette peur sur un esprit comme celui de leur maître, il n'y en eut pas un qui n'en ressentît, plus ou moins, quelque atteinte, ne fût-ce qu'en passant. Il convient d'ajouter à tout cela que ceux d'entre eux qui avaient les premiers appris la grande nouvelle hors de la vallée, avaient aussi vu en même temps et avaient rapporté la joie, le ravissement de la population, la nouvelle faveur dont l'Innommé était devenu l'objet, la vénération qui avait tout à coup succédé à l'ancienne détestation, à l'ancienne terreur. Il s'ensuivait que, dans cet homme qu'ils n'avaient jamais osé regarder que, pour ainsi dire, de bas en haut, lors même qu'il puisait en eux les principaux éléments de sa force, ils voyaient maintenant la merveille, l'idole de toute une multitude; ils le voyaient encore au-dessus de tous les autres, d'une manière, sans doute, bien différente, mais non pas moindre qu'autrefois; toujours en dehors de la foule commune, toujours le premier de tous. Ils étaient donc abasourdis, doutant l'un de l'autre, chacun doutant de soi-même. L'un maugréait, l'autre se demandait où il pourrait aller chercher un asile et un emploi : un autre se tâtait pour voir s'il aurait pu se résoudre à devenir honnête homme; tel autre, ébranlé par ces paroles, en éprouvait même déjà un certaine inclination; tel autre enfin, sans s'arrêter à aucune idée, se proposait de tout promettre à tout événement, de rester, en attendant, à manger ce pain offert de si bon cœur et, en ce moment, si rare, et de gagner du temps; mais personne ne souffla. Quand ensuite l'Innommé, ayant cessé de parler, leva de nouveau cette main impérieuse pour leur faire signe de s'en aller, l'oreille basse et sans bruit, comme un troupeau de moutons, ils prirent tous ensemble le chemin de la porte. Il sortit derrière eux et, se plantant au milieu de la cour, il s'arrêta à regarder, à la faible clarté de la nuit tombante, la manière dont ils allaient se débander, et si chacun se dirigeait vers son poste. Étant ensuite monté pour prendre sa lanterne, il parcourut de nouveau les cours, les corridors les salles, visita toutes les issues; et

lorsqu'il vit que tout était rentré dans le silence, il alla enfin dormir. Oui, dormir, car il avait sommeil.

Quelque porté qu'il eût toujours été à rechercher les entreprises les plus difficiles, jamais, en aucune conjoncture, il ne s'était trouvé en avoir sur les bras autant d'aussi embrouillées ni d'aussi pressantes qu'en ce moment; et pourtant il avait sommeil. Les remords qui, la nuit précédente, l'avaient privé de tout repos, non-seulement n'étaient pas apaisés, mais ils élevaient encore plus haut la voix et criaient au fond de sa conscience d'une manière beaucoup plus sévère et plus impérieuse; et pourtant il avait sommeil. Cet ordre de choses, cette sorte de gouvernement qu'il avait établi là-dedans et qu'il avait maintenu pendant de si longues années au prix de tant de soins et avec un si étrange concours de témérité et de persévérance, il venait, à l'instant, de le mettre lui-même en péril, et cela par quelques paroles; le dévouement sans bornes qu'avaient pour lui tous les siens, leur aveugle obéissance à toutes ses volontés, leur fidélité servile sur laquelle il était depuis si longtemps habitué à compter, il venait de les ébranler de sa propre main; ses moyens d'action, il venait de les transformer lui-même en autant de sujets d'embarras et d'ennuis; il venait, en somme, de mettre la confusion et l'incertitude chez lui: et pourtant il avait sommeil.

Il alla donc dans sa chambre, il s'approcha de ce lit où, la nuit précédente, il avait trouvé tant de terreurs et d'angoisses, et s'agenouilla près du bord avec l'intention de prier. Il retrouva effectivement dans un petit recoin profond et caché de son cerveau les prières qu'on lui avait appris à réciter dans son enfance; il commença à les dire, et ces paroles, demeurées là, pour ainsi dire, blotties pendant si longtemps, s'en venaient l'une après l'autre, comme en se dévidant. Il éprouvait à cela un mélange de sentiments indéfinissables: une certaine suavité dans ce retour matériel aux habitudes de l'innocence; une exacerbation de douleur à la pensée de l'abîme qu'il avait creusé entre ces temps heureux et le temps présent; une ardeur de parvenir, par des œuvres d'expiation, à se refaire une nouvelle conscience, à se replacer dans un état aussi rapproché que possible de cette innocence à laquelle il ne pouvait revenir; une reconnaissance,

une confiance dans cette miséricorde qui pouvait et qui, d'après toutes les marques qu'elle lui en avait déjà données, voulait indubitablement l'y conduire. S'étant ensuite relevé, il se mit au lit et s'y endormit aussitôt.

Ainsi se termina cette journée encore si célébre à l'époque où écrivait notre anonyme. Aujourd'hui, sans lui, nous n'en aurions aucune connaissance ou, tout au moins, nous en ignorerions les intéressantes particularités; attendu que Ripamonti et Rivola, que nous avons cités plus haut, ne disent rien autre chose, si ce n'est que ce fameux tyran, après une entrevue avec Federigo, changea de vie et pour toujours, au grand étonnement de tout le monde. Et combien sont-ils ceux qui ont lu les livres de ces deux écrivains? Ils sont, à coup sûr, encore moins nombreux que ceux qui liront le nôtre. Et qui sait si dans la vallée même, en admettant que quelqu'un eût l'idée de la chercher et assez d'adresse pour la découvrir, qui sait, dis-je, s'il y subsiste encore quelque pâle et confuse tradition d'un si mémorable événement? Il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là!